



LE GRAND CONVERTISSEUR

Bernard Le Guen

**Avez vous déjà dans un songe, rêver de
dormir? Moi oui cela m'est arrivé, et
c'était une sensation bizarre.**

Marseille vendredi 20 Mai

Vieux port de Marseille, «Panne criée », multitude de bateaux inspirant le voyage.

Débarquant d' hier avec mon sac, je respire cette ville qui sent aussi bien les effluves de la mer, que les odeurs âcres d'une cité.

Comment décrire ces premières impressions sur une ville que je ne connais pas ? L'architecture me rassure, car cela ressemble à paris ! Mais pas pareil ! Peut-être le soleil, les gens, la mer. Ici, les mouettes sont plus criuses pour couvrir les bruits alors que la circulation me fait penser à une ville d'Italie avec ces concerts de klaxons.

De l'autre côté du port, une vision qui contraste étonnamment avec les vieux bâtiments qui sont derrière moi, faite d'immeubles dit de «standing»,de barres et d'une tour digne de defansopolis ! La seule différence, c'est que cela est très prisé, voir distingué, donc entretenu.

Quel contraste entre ces deux berges !

Les gens ont l'air chaleureux, ensoleillés, mais comme moi, ils ont plusieurs facettes, comment expliquer cela, peut-être, est-ce dû au fait du ciel bleu conjugué avec le mistral, de voyages faits qui font se rencontrer différentes cultures et qui bien brassées se complètent aisément ?

Hier, j'ai rencontré un Allemand et un Parisien qui se disait marseillais, je sais cela va en faire bondir plus d'un, mais pour moi, ils étaient encore plus exubérants, tout dans le cliché avec grandes gueules, accent (remix allemand et parigot), gestes et parodies.

Ces deux là sont bien tombés, ils m'ont fourni le gîte et le couvert alors que mon contact s'était dérobé au rendez-vous. Il faut dire que depuis 12 ans, il m'en est arrivé des choses, des vertes et des pas mûres, mon histoire tient à peu de mots :

Embarqué malgré moi dans une affaire d'état, fugitif forcé, identité usurpée, je suis considéré comme le terroriste numéro un à abattre !

Moi qui vivais une petite vie paisible, me voilà être le premier rôle dans une tragédie dont je ne connais même pas les autres acteurs.

Cela a commencé, en banlieue parisienne, dans un endroit où je vivais depuis mon enfance. Au début, j'ai cru à un cambriolage, mes affaires étaient toutes retournées, c'est ma voisine qui m'a prévenu de la venue de flics ce jour-là, défonçant ma porte à la recherche de je ne sais quoi ! Mais je n'étais pas au bout de mes surprises !

Je ne compris pas ce qu'il m'arrivait et me rendit aussitôt au commissariat. Mon histoire les fit bien rigoler et ils me renvoyèrent aussi sec chez moi. Interrogeant la voisine de nouveau, elle m'affirma être sûre de l'identité de ces personnes qui lui avaient présenté leurs cartes et étaient en uniforme.

Je remis à plus tard toutes démarches concernant cet incident, réalisant après coup que rien n'avait disparu.

Le lendemain, j'ai eu le droit à un deuxième cambriolage, une chose inouïe que jamais je n'avais imaginé, comme dans le film orange mécanique , cinq lascars puissamment armés, chamboulant tout, essayant de me torturer pour ce secret découvert depuis peu.

Ils voulaient savoir comment j'avais appris l'existence du grand CONVERTISSEUR, si d'autres personnes étaient au courant.

Je n'ai toujours pas compris comment j'en ai réchappé.

De là, commença toute cette histoire.

Direction la Tunisie via l'Italie, puis la Sardaigne, la Corse et enfin retour à Marseille où résidait la clef du mystère.

Ce ne fut pas un voyage d'agrément, croyez-moi, depuis que le parti des patrons français dit le PPF, à pris le pouvoir démocratiquement, (cette bonne blague), il y a 10 ans, tout à changer. J'étais déjà en Tunisie à cette époque, je n'ai vu que les choses de loin. Même au plus prêt d'une fin de l'autoritarisme là-bas, le peuple français avait voté, pour lui, une dictature.

Toutes nos frontières sont bouclées à double tour. Avant les gens voulaient à tout prix venir chez nous, maintenant, c'est le contraire.

L'exode à pût se faire le premier mois, ensuite la police fut dissous et remplacé par l'armée, tous les chômeurs furent enrôlés de force, ceux qui si refusaient, étaient emprisonnés sur-le-champ. Il faut dire que les prisons étaient vides, car toutes les personnes d'origine étrangère, même née sur le sol français, furent renvoyées hors de France ! Cette déchéance de nationalité, votée en moins d'une semaine !

Puis vinrent les années sombres, un seul journal, une seule chaîne de télé, à la botte des patrons. Les élections furent supprimées, tous les rassemblements contestataires finissaient dans un bain de sang. Toutes les relations diplomatiques furent rompues à l'exception des États unis et de l'Angleterre qui prônaient un ultra-libéralisme féroce, qui faisait se pâmer les dirigeants français.

Ce qui m'étonne le plus depuis que je suis revenue en France, c'est cette soumission totale. Peut-être que les gens se plaisent mieux ainsi ? L'homme à toujours eût besoin de maîtres, de chaman, de prêtres de toutes confessions confondues, voir à plusieurs, même de ceux qui ne croient pas en dieux ! Belle partouze ! Quand cette image arrivera à votre cerveau, voyez juste un bas-relief sur un temple à Katmandou, un vrai khamasoutra ! La chose, rassurer vous n'est qu'entre hommes et femmes ! Par contre, ils sont par paires ! Ça fait du monde ! Du joyeux disions-nous à l'époque. Peut-être une vraie relation entre humains, maintenant, il faut un pedigree en bonne et dû forme, m'a-t-on dit, et devoir revendiqué au minimum que vos arrières grands-parents étaient français de souche, pour reconnaître votre propre enfant. Tout fout le camp.

Ce matin, mon contact s'est enfin manifesté et m'a donné rendez-vous dans une galerie dans le 1er vers Reformés-Canebiere.

À l'heure dite ayant vérifié que personne ne me suivait et observant les lieux depuis un bon moment, je me décidais à rentrer.

C'était en fait un local associatif plus qu'une galerie, affiches placardées, bureaux encombrés de dossiers et téléphones qui sonnent.

Au premier étage se trouve l'exposé de photos a lequel je suis convié. Cet escalier de bois tapissé de moquette verte, me rend fébrile, je suis presque arrivé à la fin de cette histoire, l'ayant démêlé fil à fil, jour après jour. Chaque marche me rapproche du dénouement.

Au niveau supérieur une grande salle vide à l'exception des photos au mur ainsi qu'un homme de dos assis derrière un bureau. La lumière pénètre par les baies vitrées, éclairant naturellement les photos prises en Cote d'Ivoire, qui sont remarquablement travaillées avec un coté granuleux qui rendent un effet de vieux clichés alors qu'ils sont contemporains. Du vrai bricolage à l'africaine. Ayant fait le tour de l'exposition, m'attardant de ci delà, quelques gouttes de sueur perlent sur mon front, ne sachant d'ailleurs pas si cela est dû à la chaleur ou l'anxiété. Je me dirige vers la personne pour lui demander quelques précisions sur l'artiste, espérant surtout que cela sera mon contact tant attendu.

Lui demandant si par hasard s'il n'avait pas un

message pour moi, il me répond qu'il n'y en a qu'un pour un dénommé zanzibar, stupeur de ma part, car ceci est un de mes surnoms !

Décidément, le jeu de piste continue, de case en case, d'une ville à l'autre. Que de kilomètre parcouru en si peu de temps, depuis ce fatidique 20 mai. Seulement pour comprendre et surtout échapper à cette bande de tueurs qui est à mes trousses. Imaginez-vous, pris dans le tourbillon de la machine d'état, celle qui broie aussi facilement qu'elle félicite. Obligé de fuir pour quelque chose que l'on n'a pas fait !

Ah sacré convertisseur (On l'appellera le grand C..., c'est plus discret pour vous comme pour moi), si je n'avais pas découvert ton existence tout cela ne me serai jamais arrivé. Qu'elles sont les raisons pour lesquelles je sois sûr de son entité ? C'est une fois devant la mort, au lieu de voir défiler ma vie, je le vis, il m'ordonna de renaître, mieux de vivre encore, et c'était mon père qui lui ce jour-là se mourrait. Souvenir de grand froid, d'interminable palabre, du pourquoi du comment. Mais il fallut que je paye, telle taxe, telle cérémonie, etc... Il fallut même que je paye des flics que je n'ai jamais vus d'ailleurs, insulte suprême à mon père qui a dû ce retourné plusieurs fois dans sa tombe toute fraîche.

On paye à l'entrée de la vie, on paye toute notre vie,
on paye même pour être enterré ! Aller encore une
petite giclée de bifton au grand C...

Mais qui es-tu ?

Celui qui du travail des autres, de la matière,
transforme le tout en argent. Pilier de nos sociétés, il
a su rester dans l'ombre.

Le travail ! Grande invention du premier grand C...
Et il nous a revendu l'idée sous différentes formes
telle que : le travail améliore la condition de
l'homme (et de la sienne en particulier), pour que
chacun de nous depuis des millénaires, nous
n'ayons qu'une seule valeur pour le salut de nos
âmes, le travail.

Alors que l'agriculteur, le pêcheur et l'éleveur sont à
la base de la vie, en dehors de l'eau et du soleil bien
sûr.

Travailleurs glorifiés dans les différentes
civilisations, voir élever au rang suprême comme en
U.R.S.S, le le grand C n'a jamais fait parler de lui.
Aucun récit, aucune trace archéologique n'en
démontre l'existence !

Et pourtant IL existe, il est même multiple tout en
restant unique, toute notre vie est régie par lui !

Est-il humain ? Est-il dieu ?

Non ce n'est pas dieu !

Mais comme lui personne ne l'a vu, sauf que de
dieu, on en parle.

Peut-être même en admettant que dieu existe, et

bien le grand C... Aurais été là bien avant, ne saurait-ce que pour profiter de cette entreprise fort rentable dès le départ.

D'ailleurs ne dit-on pas que la reconnaissance du temps zéro de l'humanité a commencé lorsque l'outil est apparu.

Dieu existait-il avant l'outil ?

«Apparue» comme par magie ! Tiens v'la un outil, bosse fainéant.

Ceci n'est-il pas la preuve de l'existence du grand C...

Je me suis moi-même rendu compte de la véracité de la chose lorsque j'appris au cours de ma scolarité que l'on pouvait élaborer par calcul, le temps d'une tâche de travail, le tout pour définir, par exemple, dans les chaînes de montage la vitesse de déroulement des tapis roulant.

Tout peut être calculé, le rapport de la vitesse de ces tapis sur le facteur de productivité de la ligne nous donnera le rendement donc le gain, valeur symbole de nos temps modernes et qui permet au grand C... De se goinfrer.

Depuis ce premier outil, il a commencé à calculer les efforts de l'humanité, à comparer les différents résultats, revendant, encaissant, sans cesse.

Déjà dans la savane, il était là ! Il donna aux hommes des armes pour qu'ils chassent et réguler les excédents de la population, le tout bien sûr pour engranger encore plus de bénéfice.

Mais la matière qu'est-elle ?

De ce que fait un travailleur de cette chose, qu'elle soit matérielle ou immatérielle ! Je sais ceci ne se peut pas, impossible physiquement, pourtant... Par négation de limites, on met à mal le con qui verse ta sœur.

Donc par cette matière d'où l'homme sculpte sa propre vie, il ne fait qu'accomplir sa destinée qui soit dis en passant est régie par le grand C... Bas oui toi, tu sculptes et l'autre, il ramasse ! Le truc qui énerve ! Et une fois que t'as compris ça, t'as tout pigé.

La matière, une somme d'atome qui mit bout à bout forme un ensemble, comme un assemblage digne d'un ferrailleur béat devant l'amoncellement de ses voitures.

Matière à désir ou à répulsion, matière qu'est-tu ? Mais si la matière existait avant le grand C... ? Qui est donc le plus grand ? Le premier ?

Et de quel droit cette matière, qui nous constitue, que l'on touche tous les jours, ce qui fait notre entourage, ne serait-elle pas la première ?

Elle peut être chaude comme le bois, compacte comme la pierre, molle comme les tubes de peinture, voir légère comme l'air, elle peut devenir bâtiments, ports, bateaux, fusées que sais-je.

Elle peut être immatérielle par la simple évocation de l'intellect qui prime chez nous autres, valeurs différentes selon que vous vous placez du bon côté de la barrière, de la matière grise.

Et ce n'est pas moi qui l'ai inventé !

Comme quoi tout est matière, l'espace qui nous entoure, les sons qui viennent à nous. Qui n'a jamais ressenti la musique, qu'elle vienne d'instruments ou de la nature (les cigales qui chantent à l'heure de l'apéro). Pourtant, ce n'est que des ondes constituées d'éléments déterminant leurs natures à être matière, voir même matériaux utilisés magistralement dans les samples !

Le nouveau rendez-vous fixé à ce soir, que me donne mon contact, est osé, car il se situe à la préfecture lors d'un concert. Sortant de l'exposition, me méfiant de chaque quidam qui passe, faisant le tour des pâtés de maisons, je me dirige vers ma planque provisoire. Sur le chemin, je remarque un accueil de jour avec un superbe soleil sur son enseigne, bon plan pour tous les paumés comme moi, sauf que la grille est fermée ! Il me tarde d'arrivée à la fin de cette histoire et de pouvoir vraiment apprécier Marseille. J'ai pu rentrer dans cette grande cour de la préfecture, un concert classique de l'orchestre «maréchal nous voilà» était donné ce soir la. Groupe à la pointe (de fusil) et au top du classement du moment. En même temps, ils ne sont que cinq autorisé au hit-parade ! Les gens autour de moi avaient un sourire mielleux, comme s'ils étaient heureux. Petites vies rétablit par le parti des patrons français. J'ai même eut droit à un spectacle de majorettes, à l'entracte. Après le discours de Simon Jeanaimarre premier primat de Marseille, il m'a fallu verser une petite larme (de crocodile), car je me sentais observé par mes voisins.

J'attendais toujours par ailleurs ce fameux rendez-vous avec cette personne au combien mystérieuse.

Ne sachant plus trop quoi faire après ce spectacle immonde et révoltant, je sortis de l'enceinte de la préfecture, étant sûr que mon contact avait dû être arrêté, espérant simplement pouvoir me loger ce soir et reprendre ma recherche demain.

Pas très loin de la place Castellane, un aveugle me demande de l'aider à lui faire traverser le cour lieutaud.

Je ne sais pas comment il a su que c'était moi, il m'a dit :

«Vous étiez à la préfecture ce soir, mais l'odeur de vos larmes n'était pas sincère.»

«Comment pouvez vous dire une telle chose ? Il me semble ne pas vous y avoir vu»

Sur mes gardes, car les espions du PPF sont partout, je lui affirme que mes sentiments étaient justes, ayant dans cette brève rencontre pris conscience que nous avions marché 100 m, je voulus prendre congé, il me retenu fermement par le bras et me guida tout près de là.

Il me fit rentrer dans un espace sombre, je ne pouvais voir que des ombres projetées par les rayons de lune qui traversaient une verrière obscurcie par la poussière qui devait être du sans doute à une exploitation industrielle de l'endroit. Il me demanda si je voulais accepter son invitation au gîte et au couvert.

Je ne compris pas de suite cette demande, ne distinguant autour de moi qu'un univers obscur, il me sembla que nous étions dans une vieille usine. Il y avait un escalier qui menait, à la dalle supérieure.

Le lieu était très étrange. Comment vous le décrire ? Imaginé, une boîte à chaussure qui en contiendrait une autre plus petite en hauteur, mais ouverte. Cela devait bien faire dix mètres de haut, le tout d'un béton brut rugueux, comme si les travaux n'avaient jamais été finis.

Il m'invita à le suivre, me demandant de faire attention où je posais mes pas, lui, ni, voyais rien, mais j'étais, ce soir plus aveugle que lui !

Je remarquai aussi qu'il y avait des cordes qui pendaient depuis le premier étage jusqu'au rez-de-chaussée, le même type de cordes que lorsque nous faisons de la gym à l'école.

Il m'emmena au premier étage et je distinguai des formes comme de grands habits de derviche tourneur, il alluma enfin une lampe à pétrole pour que je puisse y voir un peu !

Oui, c'était quatre structures en forme de tipi indien que je discernais sous cette lueur blafarde et

chancelante. Il m'expliqua rapidement qu'il vivait ici depuis bien longtemps et qu'il m'attendait ! Méfiant mais curieux, je lui demandai qui pensait-il rencontrer.

«Mais bien sûr, c'est zanzibar que je cherche et je sais que c'est vous» me répondit-il.
« Je n'ai aucunement besoin de voir pour sentir !! Vous avez encore sur vous cette odeur de sable qui vient de l'autre côté de la méditerranée, ces effluves si reconnaissables que même dans mes rêves, je la perçois encore.»

Il m'invita à rentrer dans le premier tipi sur la gauche, d'une hauteur et d'une dimension impressionnante. Il était constitué de toiles de jute superposé et attaché à des grosses cordes, qui descendaient du toit, comme celles qui sont présentes sur les bateaux pour les amarrer. Cette tente est dédiée à la cuisine, aux partages des repas.

C'est bizarre, tipi mis à part, j'ai cru me retrouver dans un passé lointain.

Constitué de meubles en formica, qui étaient composés d'un bahut, d'une grande table et de chaises, une radio posée sur une toute petite étagère au-dessus du frigo. D'un double évier en inox, chose des plus rare en ces temps !

Un poêle à fioul dans un coin et une gazinière qui doit dater des années 70, le tout sur un sol lino élimé imitation carrelage.

Je fus d'ailleurs très surpris de voir cette radio, objet totalement interdit par le PPF !

Il l'alluma et la chanson Gaby de Baschung passait. Comment cela était-il possible ? Je devais, je pense rêver ! Ensuite, une odeur de chocolat chaud me transporta 50 ans en arrière. Je me revis assis à cette table rentrant de l'école, mon parrain préparant mon quatre heures, un bon bol de cacao et de ce que l'on appelait ensemble des cavaliers, un carré de chocolat sur un bout de pain et de beurre. Cette odeur du poêle à fioul, cette chanson qui passait à la radio. Je me laissai aller dans cette douce torpeur, profitant de cet instant, je me ressourçais, je

renaissais. Une sensation que je connais bien, n'avez-vous jamais rêvé une fois dans votre vie d' être enlacé tendrement ? Et bien, c'était exactement ça ! Un abandon total dans les songes, un voyage dans l'inconscient, un voyage même dans le temps.

Je me rappelais aussi de cette nuit où j'avais vécu une expérience rare, de la rencontre d'une sculpture, de pouvoir, la toucher, la caresser, de la palper et de la sentir. Comme ci, j'étais une mère tenant son enfant au plus près de soi, cette senteur de la pierre travaillée, les odeurs de poussières, témoin du labeur pour sculpter des rondeurs où, surgissent lisses et douces et d'autres plus rugueuses, ces formes amenant la main qui les effleurent de ses doigts, un enchantement. Ce sentiment si fort, comme si j'étais encore ce gosse devant la plus belle fille de la cour d'école, lorsqu'elle me fit un bisou sur la joue.

D'où vient cet esprit de jeunesse ? Cette envie d'être bien ! Il n' a rien de plus normal pour tout être sensible ! Mais pour nous vieux cons que nous sommes, nous ne sommes même plus capables de le comprendre. Cette suffisance que nous avons maintenant, n'a plus rien à voir avec ces rêves de jeunesse.

Nous ne sommes que de vieux cons !!
Nous ne sommes que des vieux cons !!
Quoique !

Imaginez une simple histoire toute bête, une histoire d'amour, une vrai pas comme à la télé, où un mec lui donne une rose pour qu'elle reste, voir même une Géraldine qui t'extirpe de ton bush Australien !

Non un truc qui te prend aux tripes le matin quand tu te réveilles.

Quand ton corps résonne au diapason de ton cœur, qu'il vibre à 140 pulsions, que ton cerveau est pris par une unique pensée, la sienne ! De cette si jolie personne.

À l'aube du jour, peut importe le temps qu'il fait, tu n'as juste qu'une envie de prolonger ce moment.

Je ne parle pas d'une rencontre de bar ! Je parle d'amour !

Cette femme sublime tournant son dos, dévoilant une croupe merveilleuse et généreuse, un visage d'ange dormant auprès de toi.

Il m'est arrivé plein de fois de me réveiller près d'une personne, mais rarement à vouloir le lendemain me sentir encore à ses côtés.

Cette fois-ci, j'ai vécu ce sentiment qui pose question quand même, je ne suis qu'un pauvre homme, je n'aie jamais vraiment compris tout cela, je préfère les potes et la baston !

Mais là, je ne sais plus rien, juste emporté par une passion, une beauté, qui est près de moi !

Cette senteur de peau au petit matin, cette vision de draps tout chambouler. De cette envie d' encore et encore jusqu'à la mort. Vous êtes dans un monde parfait, plus de guerres, plus de souffrances, plus

d'enfants martyrs, car votre monde à ce moment même, n'est quelle, uniquement elle.
Il est sûr que je devais encore rêver, être toujours dans cette torpeur.
Putain oui, je rêvais, c'est une histoire si ancienne.

Je me rappelle de cette magnifique chanson de duo absinthe :

« J'ai tes yeux en pointe de mire,
La lune s'y dore avec plaisir....
J'ai ton parfum qui obsède,
Qui attise et qui possède,
Le moindre de mes désirs....
J'ai tes battements de cils,
Comme des souffles que tu transpires,
Au-dessus de mon visage,
Un amour comme ça ne se partage,
Qu'en toi et moi, qu'entre moi et toi,
Qu'entre nous et nous,
Tu fais en moi tant de ravages...
Pars pas trop loin cette fois,
Regarde. J'ai dans cet écrin,
Des présents pour chacun de nos matins »

De ces extases aux combien jouissantes, j'en rêve encore !
Certes, j'en ai fait pas mal, mais là, je peux vous le dire clairement que, le grand C... Jamais ne l'aura n'y réalisé, n'y rêver comme je l'ai fait !

Dans des voluptés de fumée, de parfum de chicha, même dans un champ de blé où à cette époque, les coquelicots avaient encore le droit de pousser.

De cette douce torpeur mon hôte m'extirpa doucement, je me réveillais me dit-il en fait dans le deuxième tipi, sur un lit. dans un premier temps je me cru drogué tellement j'étais fatigué, mais en fait tout doucement il me parla de mes rêves, de mes sensations que je lui avait communiquées, il m'expliqua que le premier tipi était une sorte de porte d'accès à un autre monde, une passerelle en quelque sorte.

Je ressentais toujours cette odeur de chocolat chaud. Puis je vis au dessus de moi comme un ventre de cachalot. De nombreuses membrures marron courbées en dessous d'une chaire nacré ! ce conte incroyable me revenais ou une baleine engloutie un homme , pourquoi pas , mais surtout plus surprenant son bateau aussi !

Cette vision de lignes d'abord déformées ce reconstruisaient en horizontalités, un plafond plat en fait ! La je doit dire que comme jonas, j'allumais un feu du bois de ma barque !

Et encore une hallucination !

Cette image qui était devant mes yeux.
suis je devenue fou ?

De belles lignes droites entrevues sur un pont, lumières des routes, des maisons et d'une autoroute de rouge et de blanc illuminée.

D'un seul coup, je me réveillai vraiment. Il faisait jour et je puis le dévisager. Je n'avais pas remarqué cette nuit à quel point il était vieux, arc-boutée, un moignon à la place de la main gauche, des cheveux gris long et sale, les yeux vitreux, mais pourtant son regard était malicieux. Les sourcils peut-être ? Les rides aussi sûrement ! Il me demanda si je voulais bien le suivre dans le 3eme tipi?

Je ne vis pas grand chose au début, d'un réveil le long d'un chemin embrumé, au loin l'espérance.

Terre terre dises les marins!
Et nous terriens disons mère mère!

Je dois être encore dans un songe, car dans ce lieu une odeur familière d'épices, d'huiles odorantes et surtout de rires de femmes, me transporta en Tunisie, là ou encore est la liberté. Je me souviens comme si c'était hier de cette journée passé sur un petit bateau, invité par des amis pêcheurs, ils ont tous riant quand en montant sur cette barcasse je me pris les pieds dans les filets, m'allongeant de tout mon long sur le pont.

Après de longues heures je suis parti dormir dans la cale, ce tangage doux mais surtout cette odeur de gazole soutenu ne m'empêcha pas de sombrer dans un sommeil profond jusqu'au petit matin, car certainement une pêche miraculeuse nous attendais. A part une dizaine de poissons et quelques crevettes, rien ne fut pris ce jour.

Mais rentré au port ce fut une fiesta pas possible ! souvenir de la chaleur du soleil sur ma peau, de ces olives épicé, de ce massage aux huiles parfumé. de ces rires et des youyou.

Je me retrouve sur un embarcadère, entouré d'eau, plutôt pas banal dans un tipi !

Et j'entends ces rires au loin mais si proche, j'entrevois en fait le plaisir.

L'envie me passe par la tête de me jeté à l'eau espérant rejoindre cette île du bonheur perdu.

De pouvoir enfin ressentir cette douceur de tous ces gens si généreux autour de moi. De pouvoir simplement me laissé aller.

Doux rêve.

Ceci n'existe plus en France, même à Marseille !

Le sol est contaminé en quelque sorte, du malin et de la malice.

D'être sous le joug et aux ordres du grand C.. à fait d'eux des serviteurs. Nul n'a la permission de vraiment rêver aujourd'hui ici.

Moi, j'aime encore rêver, car je connais bien les mécanismes du grand C...

Je rêve par intermittence, comme faisait DALI avec sa cuillère sur son trône en métal, il s'endormait, puis d'un coup la cuillère qu'il retenait entre ses doigts tombait sur un socle qui faisait résonner le bruit, dans tout son atelier de cette chute, il se réveillait, la ramassait et recommençait ainsi de suite.

Il me susurra à l'oreille que je suis prêt pour le 4 ème tipi.

La toile s'entrouvrit et me voilà dans un bar cubain, je ne sais ce qu'il m'arrive !

Ambiance bonne enfant, mais les gens ont de drôles de tête, comment dire ? Difforme comme si on avait étiré leurs visages, des yeux sortant presque de leurs orbites.

Quelques danseuses animaient la piste de danse, virevoltant aux bras de messieurs en premier abord si distingués, au loin un groupe jouait.

J'essayais de discuter avec mon voisin, no comprendo repaît ait-il sans cesse, j'étais dans un état euphorique, voir même alcolosphycotique.

Les lumières tournaient, valsaient tout autour de moi, je me sentis perdre pied, vacillant, comme si je pouvais voler, même plus ! Planer au-dessus de récifs en bord de mer, prendre sur mon visage ces embruns qui te booste et qui te dégage le nez comme certains produits, comme « fuck in your nose la mer, ou un autre encore

phytoplanctonmerdique de la mer » que de la bonne came à base d'eau salé.

Ce fut magique !

Même dans mes rêves les plus intimes je n'ai jamais ressenti ça.

De voir d'en haut, les paysages, la vie !

Prendre conscience de la magnifique image du monde comme si en orbite, j'étais.

Ensuite, une sorte de descente tel un albatros, et bien sûr, un atterrissage sur le ventre (aie ça fait mal).

Je me réveillai sur un banc. Je ne compris pas tout d'abord où j'étais.

Le bruit de la ville avait changé, plus feutré en fait.

De la grisaille au-dessus de ma tête, plus de cri de goéland.

Cette impression de reconnaître les lieux.

Cette odeur d'une ville sans bords de mer, même les pigeons étaient différents ! Là, je compris tout en tournant ma tête et en voyant un arc de triomphe que j'étais à Paris.

Comment était-il possible d'atterrir à Paris depuis Marseille sur un banc !

Un bruit familier me mit en alerte, un deux ton qui n'augurais rien de bon, pon pon font les pompiers, là, c'est plutôt on vas t'attraper, on vas t'attraper.

Les camions sont passés devant moi sirènes hurlantes.

Un clodo se réveilla de sous ses cartons.

«Fils que fait-tu ici ? C'est bien trop dangereux pour toi !»

«Je ne te connais pas ! Qui es-tu pour m'appeler fils, de quel droit ! Mon père est mort et enterré depuis des lustres.»

Lorsque qu'il apparut complètement, je crus le revoir.

Où étais-je en fait ?

Foutaises que tout ça ! Ce n'est qu'un clochard ! Bordel à cul de merde. Là, c'est sûr ! Un truc qui ne peut pas marcher, je ne peux croire à une résurrection, de plus de mon paternel ! Je me demande à quoi on m'a drogué ? Ce qui me dérange le plus c'est de perdre pied, je me rends compte que pour la première fois de ma vie, je ne la contrôle plus ! Enfin presque, car de mes divers des boires hips, je ne puis plus contrôler grand chose. Une chose m'intrigua dans ce clochard, certes, il lui ressemblait, mais pas tant que ça en y regardant de plus près.

Les images se déformaient, brouillaient les formes, les couleurs, les lumières et les sons de paris. Le tout s'estompait dans mon esprit. Cette vision de mon père que j'avais eut n'était en fait que cet aveugle qui me secouait pour me réveiller de cette torpeur ! Je ne sus jamais combien de temps cette expérience avait duré.

Je me réveillai avec cette odeur d'iode, et là,
je reconnus tout de suite où j'étais !
Sur ce banc des pannes criées, où cette histoire
marseillaise avais commencé !
Quel était donc ce tour de passe-passe ?

Nuit d'orage d'artifices, comme si les pétards
du 14 juillet n'étaient colorés que de bleu et de
blanc.

Le PPF à gardé juste ces couleurs dans ce nouveau
drapeau.

Moi, je préfère le rouge !

Imaginé quand même que depuis que le parti est
arrivé au pouvoir la messe du dimanche est
obligatoire !

Il y a 50 ans encore les hommes étaient au bistrot
pendant ce cul béni de spectacle affligeant !

Là, ta intérêt à y aller ! Vichy à côté, c'est de l'eau de
seltz !

Sur les monuments aux morts, nous étions enfants
et sur ce requiem pour un con, j'ai toujours craché
sur les pierres, voir même mieux sur les angéliques
demeure de nos disparus !

Par contre, j'ai toujours été fasciné par l'amalgame
du bois et de la pierre, comme une chose charnel,
une sorte de fusion impossible. Pourtant, je l'ai vu
en de plusieurs endroits. La première fois, c'était sur
un sentier qui longeait en hauteur les bords de
Seine. Un arbre poussant de ses racines
magnifiques, sur un muret en pierre disloqué.
L'autre fois, c'était dans un cimetière, vision

magnifique pour certain et pour d'autres maléfique !
De ces racines certes qui poussais sur les tombes. Je
n'y voyais que la vie, terreau fertile que nous
sommes !

Que voir sinon, que sur les plaines de la somme ou
la betterave a été cultivé, le terreau n'était que des
hommes, anglais ou canadiens morts aux champs
d'honneur, et oui, on en revient aux champs que
l'on laboure, et à ces amours !

Parfumé de cette odeur incessante de terre grasse et
de moissons de blés coupés, de violette aussi, de
carottes sucrées et de cette plante qui ne pousse que
sur des tuteurs, la glycine.

Au fond de ce jardin secret, j'irais y trouver des
framboises, des fraises des bois et le top des
groseilles à maquereau si blanches et si délicieuses
avec ce goût si amer !

Une odeur aussi de feu, de bois qui crépite, une
danse devant les yeux de ces flammes, envoutantes
comme si vous regardiez les vagues au bord de
mer ! Ce pouvoir du feu qui nous suit depuis la nuit
des temps, même citadins, nous nous reconnaissons
autour d'un feu.

Cette sensation de chaleur, de bien-être, nous
réchauffant le dos, les os.

Et ces odeurs de viandes grillées, parfumées d'épices et d'herbes.
De toujours ces flammes qui fond naître d'un obscur des luminescences où les gens paraissent si élégant ou grotesques, cette idée captivante que l'homme avais appris du grand C... Cette technique ! Vive le barbecue.
Et si nulles autres histoires communes ne se résumais autour d'un feu ? Du plus profond que nous sommes hommes, maîtrisant ce pouvoir, construisant des forges même archaïques, ne serait-ce que pour coulé un bronze, de cette humanité naissante, pour enfin ce doté d'outils digne de ce nom, de fabriquer des armes de chasse, de guerre même !
De ce rougeoiement des braises, cette beauté de couleurs, qui se reflète dans tous les yeux qui la regardent. Nous ne sommes constitués que d'eau et portant si attiré par le feu !

Feu sacré même dirons des sacrés allumés, voir illuminés par je ne sais quoi !
Foutaises que tout cela ! De quel droit des types s'octroie le droit divin ! De plus, ils n'ont jamais connu leurs prophètes ! C'est comme si ma voisine du 2 ème et son mari soumis, d'un seul coup, 50 ans après ma naissance se permettaient d'écrire sur moi ! En plus, je doute qu'ils le puissent. Tellement fabriqué à cette télé réalité, fait de campement de scouts(toujours), de bons patriotes qui devant la télé se transforment en cerveaux vide !

Revenons un peu à ce qui nous intéresse, le grand C.

C'est comme si le monde était ankylosé, voir alzheimeré, ne sachant pas ou ne voulant pas savoir. Pliant l'échine et remerciant pour leurs maigres pitances.

Certains sont mieux lotis que les autres, et d'ailleurs, quelques-uns sont au firmament. Mais tous sont sous l'œil du grand C...

Lui seul profite et se réjouit, ayant devant lui toute la comédie humaine.

La comédie du paraître, la vraie, celle qui est enseignée dans les cours :

L'homme qui croit être quelqu'un alors qu'il est tout autre chose.

De ce constat, le grand C.. Nous à manié, malaxé, manipulé, génétiquement et intellectuellement parlant, dans son mixeur de la modernité, le progrès quoi !

Faisant croire à 20 % de la population que tout va bien et que pour le restant tout devrait aller mieux prochainement (ayez confiance).

Je pense pour ma part que le grand C... Malgré un véritable don pour les calculs n'a pas bien pris en compte (incroyable, cette faute de sa part!!) le nombre de gens qui ne sont pas d'accord. Il est vrai que cela fait longtemps que l'on n'a pas eut la guerre ! Car voyez vous lui seul décide.

De nos différentes civilisations, il est le maître, le même pendant ces milliers d'années. L'utilisation de la matière humaine est sa source de revenus, il est

celui qui dicte le taux de chaque chose, qui choisit la valeur de tel ou tel être humain. Grâce à lui, nous croyons à un épanouissement, on se met à rêver, la fin n'est qu'un pourboire pour le grand C... Les 15% de service en sorte qu'il nous laisse pour que le lendemain, nous soyons productifs.

De quoi donc a besoin l'homme pour vivre ?
La base bien sûr : l'eau, l'air, la lumière, la nourriture et une femme pour se reproduire.
Les petits plus : un feu, un toit, des vêtements (griffés, cela va de soi !), des chaussures, des lunettes (de soleil dernier cri), des café tabac aux coins des rues et d'une deuxième femme ! (nota pour les filles, vous changez les mots à votre convenance et vous verrez la phrase passera mieux).
C'est dans ces petits plus que le grand C...
Interviens. Ah si on avait su rester à cette époque !
Jouir tranquillement de la vie, ne rien devoir, ne faire juste que le minimum, gambadé nu dans la savane, revenant de la chasse avec les lions, prêts à plonger dans le lac... Ou la la ! Ça se barre.
Sur que, la vie n'était pas aussi idyllique, c'était plutôt caché au fond de la tanière, ne sortant que pour se nourrir, au prix d'énormes dangers.
L'incomparable, le magnifique Grand C...
Que loué soit ton nom ! Nous payons à vie la sortie de l'ère primitive, t'as même pas le choix, car aussitôt, l'acte de procréation de tes parents, tu es devenu membre du club très fermé des humains et cela se paye cash..

Il y a une pub pour une banque (arf... arf...) qui retrace bien le tout. Je vais vous la raconter des fois que vous ne l'avez pas vu.

C'est un couple en train de faire crac-crac, d'un seul coup la femme paniquée demande s'il a bien pris ses précautions ?

Et lui répond, bêtement, qu'il est passé à la banque, ils se replongent sous la couette tandis que la voix off énumère le coût d'un enfant jusqu'à sa majorité. Somme bien sûr importante !

Voilà, on y est, nous sommes capables de calculer le prix d'un gosse, de ce projeté financièrement dans 20 ans, comme pour une maison. Cela n'est-il pas effarant ? Soit c'est le grand C... Lui-même qui a créé cette pub, soit nous lui ressemblons de plus en plus, nous les 20 %, car les 80% sont trop miséreux pour voir une pub à la télé !

Quoique ! Ce n'est pas sûr qu'ils n'aient pas la télé, au train ou va le développement. S'il y a du coca cola alors il y a forcément un poste dans le coin. En tout cas, ils s'en foutent, car ils n'ont pas d'argent, donc pas de banque !

Les banques, superbe invention encore du grand C..., c'est même sont principal moteur, rendez-vous compte, ce ne sont que des gens qui gèrent de l'argent, son argent. Les papes et cardinaux en somme de ce dieu prénommé bifton ! Les pires, en France, de tous ces banquiers, ce sont les énarques. Ils sont formés pour s'occuper des finances publiques, jouées serait plus exacte, comme

au casino (vu l'état de la dette), et quand ils se retrouvent dans le privé attention les dégâts. Ils licencient pour s'octroyer plus de bénéfices, tout pour l'actionnaire, qui lui-même reverse sa cote part au grand C...

Ah ! Banquiers qui nous piquent légalement notre argent à coup d'agios, de frais de ligne d'écriture, d'intérêts élevés (mais pas envers notre personne), de frais de dossiers divers et nébuleux.

Voler un pauvre, est bien plus rentable qu'un riche ! C'est la devise qui devrait être écrite aux frontons des banques.

C'est vrai qu'ils sont beaux dans leurs costumes gris, tirés à quatre épingles, comme on dit ! D'ailleurs drôle d'expression. Tirés comment d'abord ! À la Russe, aux cartes, homo ou au canard, et les épingles voir élingues, accrocheuses, pinçantes, que font-elles ?

Ici s'installe un univers SM...

Arrivé en gare de Lyon, les quais n'avaient guère changer, sauf le comité d'accueil. Certes, je ne m'attendais pas à un défilé de pom pom girls ! Avant, c'étaient des familles ! Maintenant, ce ne sont que de bons soldats et leurs chiens.

En fin de quai. Présentant mes faux papiers, mais recevables, ils me laissent passé, le loup est enfin rentré dans sa bergerie.

C'est bizarre ce sentiment de liberté quand vous êtes pourchassé, pourtant, j'étais dans le poulailler maintenant, oui enfermé, mais dans un espace si vaste que je m'en pourléchais les babines.

Enfin peut être pourrais-je renouer avec de vieux amis, s'ils n'ont pas disparu.

Pour l'heure, je devais rapidement aller en banlieue.

Pas là où j'étais connu, non de l'autre côté, à l'est !

Il me fallut 3 jours pour enfin dégotter une chambre d'hôtel.

Un lavabo et une armoire style année cinquante encore dans son jus, des patrons pas trop regardant.

Le rêve !

À paris ! Enfin pas si loin que ça, à cinq bornes, endroit idéal pour contacter des vieilles relations, et surtout en crée de nouvelles.

À l'étage du dessous se situait les toilettes, d'une envie disons pressente, je descendis. Un couloir éclairé par les lumières de portes ouvertes, de gens qui vous observe, comme dans les campagnes où un rideau ce lève à chacun de vos passages. Épiant, se fabriquant des histoires qu'ils vont répandre, en discuter à la boulangerie, et qu'ils vont d'un seul

coup s'octroyer la vérité, car vous n'êtes pas d'ici,
vous êtes simplement un indigène de ce pays certes.
Mais pas de chez eux !

Je leur produis une série de pets bien dosés en bruit
et en odeurs (merci Chirac), je vous jure que toutes
les portes se sont refermées, de toute façon le bruit
du canon effraye toujours ces gens là.

Le coté sympa, c'est que je suis tombé dans un nid,
douillet pour certains et rugueux pour d'autres, et je
fais partie des rugueux !

Cela m'a permis de découvrir un «VRAI»
alcoologiste, avec une pinte en pins, GYGFY discret.

Mais revenons sur les origines du grand C...

Dans le cas ou celui-ci est humain, est-il immortel
ou issu d'une lignée de convertisseurs ?

S'il est immortel alors il détient toute notre histoire
dans sa mémoire, il est le puits de science, l'âme de
l'humanité et quant à t-il fait ?

S'il est de lignage alors quelle famille peut-il avoir ?

De par le père sans doute, la descendance
idéologique est effectuée (impossible d'imaginer
une femme, elles sont moins cruelles), le savoir
transmis, mais pas la mémoire, ceci explique peut-
être les errements des diverses sociétés, en tout cas
le résultat in finé est identique.

S'il est non humanoïde alors là le cas se complique,
peut-on parler de conscience, de mémoire, n'est-ce
pas tout simplement une façon d'être, de faire,
comme une machine. Ou s'il est doté de sentiments,
alors il doit se nourrir de sueur d'homme, son air ne

peut être que l'odeur du flouze. Un pompeur de matière en quelque sorte, un trou (financier) noir. Et bien sûr s'il est un mutant, hermaphrodite de surcroît, prenez le tout et emballé s'est pesé.

Comment peut-on ne pas croire à son existence ? Peut-être est-il si supérieur, si manipulateur, que la raison même de sa présence est indémontrable, comme dieu du reste. D'où vient le fait alors d'avoir cette conviction, cet intime sentiment de cette vérité ? D'autres personnes sont-elles comme moi ?

Lorsque je vois ce qui se passe dans le monde, des millions de gens mourants de maladie comme le sida ou la faim, j'essaye de comprendre.

Pour la faim qui est pour moi une maladie avant d'être un manque de nourriture, elle n'est causée que par le non partage des gigantesques productions mondiales. Quand on connaît le nombre de gens qui sont obèses aux Etats unis, que l'on nous dit par la voie de la sainte télé que c'est la maladie du siècle là-bas, quand en Europe, dans dix ans cela sera pareil, j'hallucine !

Des gens crèvent de faim alors que d'autres meurent de trop bouffer. Il y a un truc qui ne va pas, non ?

Et si celui qui mange trop en donnait à celui qui n'a rien a se mettre sous la dent, cela n'équilibrerait-il pas un tant soit peu les choses. Mais voilà ceci est impossible car, l'intérêt du grand C.. serait mis à mal, pourquoi donc produire tant et en redistribué une partie. Donner, mot inexistant dans le

vocabulaire du grand C.. autant de bénéfices perdus, autant de morts en moins, le ratio 80/20 serait mis à mal, l'édifice s'écroulerait et IL serait découvert.

Pour le sida, maladie qui semble avoir été fabriquée par l'homme, lors de la confection de vaccin antivariolique, alors là, c'est une autre histoire.

Deux scientifiques en compétition étudiaient des méthodes totalement différentes, la plus rentable a été choisie, mais pas la meilleure semble-t-il, et par souci d'économie, on utilisa des morceaux de cervelles de chimpanzé au lieu de l'autre race de singe avec laquelle avait été validé le sérum.

Bilan des opérations, des millions de morts dans le monde pour simplement faire plus de bénéfices, car dit économie dit plus grosse marge, dit plus de biftons pour le grand con qui se sert de ta sœur.

Quelques semaines se sont passées depuis mon arrivé en région parisienne. Je m'aperçois en fait peut être que je suis dans le bon endroit, surprenant que ces alcoolos ne soient pas encore arrêtés. Même n'ayant pas de couleurs verres vêtu sur eux, dans la rue, je les reconnais. L'odeur du numéro 7 ne serait mentir !

Faut toujours truquer le jeu avec lui, marqué les cartes ou avoir des dés pipés. Tas n'as qu'une vie sur un seul coup en face de lui et ça recommence inlassablement. Je ne sais combien de personnes sont au courant de l'existence du grand C., et moi pauvre petit con fuyant tout ça, tout en me rapprochant dangereusement de lui ! Mais il fallait que je fasse ce chemin inverse, allez là ou on ne vous attend plus ! À ce bon vieux C... Je suis obligé de fuir, car j'ai découvert son existence, tous ses sbires sont à mes trousses. Moi, je l'aurais bien oublié, mais cet abruti s'obstine, pérore devant un humain, à mon avis il na pas fait le choix du bon couillon, sur ce coup. Il est vrai qu'il en a mangé tellement au cours de cette carrière vielle comme Mathusalem, même encore plus vieux de la nuit des temps ! Et lui se permet, à moi de me faire des affaires ? NI Dieu NI Maitre Mais par contre, il faut bien se rendre à l'évidence que je ne suis qu'un petit gens, moi me battre devant tout ce monde ! Quoique c'est aussi un vrai

plaisir perso, me chicaner avec des personnes que je ne connais pas !

Je me retrouvais dans un bar discret en forme de fer-à-cheval, lumière tamisée, mais bien chaleureux, de ces formes qui te permettent de discuter avec les gens en face de toi. Les plus belles tirades se font autour d'un comptoir. Un célèbre auteur, de surcroît breton à dis un jour que le meilleur des conducteurs de l'amitié était le zinc. Ça si ce n'est pas de la poésie ! Tiens, je vais boire un coup !

Ma planque devenait trop vielle, 3 mois ! Je pensais être repéré par la patrouille. J'étais donc dans ce lieu pour demander un soutien, mais pas facile lorsque les gens ne te font pas confiance. Je ne leurs en voulaient pas, mais j'espérai juste qu'ils me croient, cette poignée d'opposants alcoolos. Une personne avec un crâne rasé et une barbe taillée court s'approcha de moi. On joue ton avenir aux dés si tu veux, me dit-il. Il était bien tomber, car j'ai toujours été un joueur ! Jamais à l'argent, non jamais. Mais j'aime les défis ! Dans mon adolescence, j'ai joué dans des cafés pour un bon repas, alors pourquoi pas ici, pour un avenir ! Un seul dé, un seul coup, me proposa-t-il. Si tu es celui à qui je pense, cela ne devrait pas te poser de problèmes ! As ou six gagnants, lui demandais-je ? À ta guise tant que tu ne sors pas un sept !

Qui commence ?

«Honneur au plus jeune», me répondit-il. Dans le bar, l'atmosphère changea radicalement, comme si une bise glacée s'était emparée de l'endroit.

Je repensais, pour me réchauffer à cette cheminée qu'avait construit mon père, faite de silex, de briques et de fer à cheval. Et oui, une drôle de construction ma fois, dans le coin de la pièce, le côté, gauche, comme suspendu par ces fers, permettant d'avoir encore plus de chaleurs d'âmes, de lueurs dans cette pièce.

Que de bon moment passé autour de ce feu, même-ci des fois la fumée refoulait ! De grandes fêtes et des moments plus intimes, des sons de musique, même d'instruments, la simple liberté d'être heureux.

Mais surtout sur des peaux de bête faire l'amour sur ce bruit simple du crépitement du bois, de ces ombres chinoises sur les murs dignes d'un film X ! Bizarre que ces souvenirs revenaient juste au moment où je devais jouer mon avenir !

J'annonce un six gagnant. Je lançais. Un cinq ! Tête de mort au 421. Comme l'étendard des pirates !

L'autre prit le dé, le réchauffa dans sa paume, le faisant tournoyer entre ses mains, ajustant son lancé, visant une cible imaginaire, il le lança, il rebondit sur le zinc et tomba par terre !

«Bas relance si tu le veux, mais ne rates pas ton coup ce coup si !» lui dis je.

Il relança et fit un as. Comme le dé était tombé je du rejouer ce coup, et je fis un as aussi !
Match nul !

Les gens qui étaient présents au début avaient disparu, quelques personnes étaient encore là. Mais l'ambiance avait changé, peut être cette froideur ressentis tout à l'heure !

Il insista pour un dernier coup de dés.

Désolé, j'avais autre chose à faire que de jouer avec un tricheur, et là vraiment, je sentis puissamment ce froid, mes os étaient glacés, j'étais comme pétrifié. C'est ton avenir n'oublie pas que l'on joue là me dit-il !

Je me carapatai en m'excusant d'aller aux toilettes, je passai par une petite fenêtre pour atterrir dans une cours. Le froid qui m'avait mis en alerte, tout d'un coup dans ce bar, cela ne pouvait que provenir de ses sbires, mais je fis bonne figure sachant que de toute façon, j'étais démasqué depuis le début !

Je ne pouvais plus rentrer à mon hôtel maintenant, il fallait que je vagabonde dans les rues ! Pari risqué certes, mais pas impossible ! Juste trouver un endroit pour dormir fera bien l'affaire pour ce soir.

Je me posais dans un petit square derrière des buissons. Pas top, mais les gosses, demain, me réveillerons, avec leurs mères criant au mon dieu en me voyant hirsute au réveil (au my god en amerloc, mdr ou mon godemiché pour ces saintes nitouches oui !!!!!!!).

Qui n'a jamais rêver de partir sur une île déserte, vivable bien sûr, pas un pékin, rien, le silence à part celui de la nature. Le bruit du vent dans les feuilles, de la mer et les oiseaux !
Le silence de ne pas entendre le moindre son de l'humanité. Putain le pied, non ?

Les enfants sont toujours réveillés les premiers, dur tâche pour les parents d'élever des garnements, voir même des délinquants plus tard, en effet le monde est tellement pourri, que certains pense même à ne pas avoir de descendance !
Pourtant, la continuité du nom de famille est importante, même si on n'est pas un aristocrate!!
La plupart des gens que j'ai rencontrés me disent tous la chose suivante : la société, tu comprends !
On va mal, la crise, etc.
Foutaise, ils n'ont juste pas les couilles un point c'est tout !
Ok, les rapports humains sont, bien sûr, en causes.
Nous sommes, nous occidentaux, coupables du rejet de l'autre par l'ignorance que l'on lui porte,
l'individualisme est-uns des plus grands maux de notre société.
Comment peut-il être produit ? Est-ce un trait de caractère de l'être humain qu'il développe quand il a peur ou qu'il s'enrichit ? Les pauvres, eux se soutiennent, car ils n'ont pas le choix.
La télé est aussi en cause, nos grands-parents nous racontaient que de leurs temps les gens se parlaient, faisaient des veillées, se rassemblaient bien plus.

Dans les pays latins, il existe encore ce que l'on appelle la Passégiata, lieux où les anciens assis regardent les jeunes défiler, et où les rencontres se nouent ou se dénouent.

Mais je reviendrai plus loin, sur le sujet de la nocivité de la télévision.

Et le grand C.. dans tout cela, que fait-il ? Pour lui tout va bien. Plus les hommes seront individualistes, plus il nous régira, d'une main de fer. Ne dit-on pas, divisé pour mieux régner. La non-communication de l'homme renforce le secret du grand C..

Des cris de bambins me réveillent, discrètement, je lève le camp. Je savais où je devais aller ce jour. Me ressourcer là ou j'avais vécu bien des années plus tôt. Je ne savais pas si l'endroit existait encore ! Mais il fallait prendre encore des risques, prendre les transports, être confronté à de multiples contrôles. Et je me rappelai de ce gars, cultivateur de légumes, que j'ai rencontré sur le marché, sa production venait de la banlieue ouest justement, peut être avec un arrangement pourrait-il m'en rapprocher ! Je mis rendis et lui parlais de mes problèmes de transport sans lui indiquer que j'étais un fugitif. Il accepta à une seule condition que je l'aide à rechargé sa cargaison.

Je le priai de rester à l'arrière avec les caisses, car je voulais être incognito. Un clin d'œil et une poignée de main suffisaient pour nous entendre.

Je sais bien qu'ils sont à mes trousses, mais je me dis que depuis le temps, ils ont dû ratisser bien des fois, le seul endroit où je pouvais revenir et sans succès.

Installé derrière les cagettes au fond du camion et en pleine confiance, peut être que dans mon quartier enfin, je pourrais contre-attaquer, j'ai fui depuis si longtemps, mais maintenant est venu le jour des révoltes, de faire comprendre au monde ce qui se passe avec cette mascarade due au grand C..

Il fallait que j'explique. Même que je le crie !
Le maraîcher me déposa à deux kilomètres.
Les rues n'avaient pas changé, toujours ces pavillons, ces petits ensembles de crottes bien entretenues, alignés comme de bons petits soldats, espoir d'un avenir de prolo ayant accédé à la propriété ! Ensuite une cité décrépite.
Au bout de cette rue longeant la voie ferrée, enfin, je vis ce qui m'avait amené dans ce lieu, au début du chemin de ma première maison, un parking à la place !

OK de la deuxième, je savais depuis longtemps qu'elle avait brûlé. Mais le terrain était en friche, je fis un détour par le petit-bois. De ronces, j'en ai pris plein les mains et les bras pour pénétrer dans cet endroit. Je ne reconnaissais rien, incapable de discerner où j'avais vécu ma plus tendre enfance. La nature fait bien les choses aussi, il n'y a pas que dans les pays tropicaux qu'elle envahit tout. Je crus discerner un amas de bois, cela devait être le garage, de la maison plus rien n'apparaissait. Mais je suis surpris et ravi de voir au fond du jardin une silhouette que je connaissais bien, un peu bancale certes, mais encore debout ! Ma petite maison ! Sur, que personne depuis longtemps n'était venue ici, car l'herbe était haute. YES, enfin.

Certes, le lieu était plus que sommaire, même pas sûr que le toit ne fuit pas en cas de pluie, les vitres étaient cassées, mais j'étais enfin dans un endroit à moi ! Il y avait un puits dans le terrain qui fonctionnait toujours en plus ! Manquait plus que du sable et un palmier pour se croire sur une île déserte ! Un feu, une tambouille de fortune, quelques herbes coupées pour faire un matelas, le top ! Je n'ai jamais aussi bien dormi que cette nuit là. Le lendemain matin, je suis parti rendre visite à un oncle, enfin pas sur, qu'il soit encore à cette adresse !

Mais qu'il serait membre du PPF c'était certain. Vu les idées qu'il a toujours eues ! Mais petit bras, il a toujours été.

J'avais besoin de renseignement sur les structures, les comités de la ville, les gens qui les composent. Et de plus pour connaître leurs ennemis les alcoolos ! Cela n'était pas très loin à pied, et surprise la baraque existait toujours.

Il y avait comme autre fois un chien attaché à une chaîne, pas assez longue pour vous choper le mollet quand vous ouvriez le portail, mais bien assez pour vous le chiquer à la porte d'entrée, cela n'avait guère changé !

Un homme ouvrit la porte, je crus voir un squelette vivant devant moi !

D'une voix caverneuse et faible, il me demanda qui j'étais ? J'ai failli lui répondre sur l'instant « je suis ton père », mais je n'en fis rien.

Je lui expliquai que j'étais le fils de et que je recherchais mon oncle qui avait vécu ici.

Il me dévisagea longuement et me pria d'entrer tout en faisant un geste à son chien pour qu'il s'éloigne.

La bicoque n'avait pas changé depuis le temps, même la table était de l'époque où je venais.

«Tu ne me reconnais pas ?» Me demanda-t-il ?

«Qui êtes-vous ? Où est mon oncle ?» Lui répondis-je.

«Il est sûr que la maladie et les années mon bien changer, mais je suis encore ton oncle !»

Je m'excusai, ne sachant que regardé mes souliers comme un gosse qui avait fait une bêtise !

Ce n'est pas grave petiot, moi-même a du mal à me reconnaître dans une glace, d'ailleurs ici il n'y en a plus ! Un problème de régler en sorte.

Ensuite, il me posa mille et une question de sa voix sortie d'outre-tombe, mais pourtant chaleureuse dans ce phrasé que je reconnaissais bien. Le son avait changé, mais pas le rythme, et ses yeux d'un bleu si profond pétillait, il ne cessais de me regarder. Je lui expliquai que sur différents bateaux, j'avais parcouru le monde, du continent américain jusqu'à l'Asie. Je lui racontai toutes ces rencontres, d'hommes et de femmes, bien sûr un pur mensonge ! Je voulais juste le faire rêver, de l'emporter dans une chimère, je devais à tout prix avoir des renseignements, pour ma survie. J'étais traqué comme un vulgaire gibier, je devais savoir tout de ma ville de naissance.

Il me fit maintes confidences ce soir-là, et je ne pouvez les révéler.

Juste un endroit en fait pour que vous soyez patient et surtout pas du tout complice.

Une champignonnière en bas d'une forêt en bord de Seine.

Endroit lugubre et surtout des kilomètres de galeries !

J'irais plus tard.

Il y a dans tous les villages et villes, le bar : de la poste, de la gare, de la mairie et que sais-je encore ! La grande rue, et l'avenue Charles de Gaulle, voir Gargarine!

Je dois être discret dans une ville que je connais par cœur, certes en évolution depuis plus de 20 ans, mais les rues non pas changées.

Mon oncle me prête une vieille mobylette ! Avec un vieux casque en cuir et un paire de lunettes de la marque Climax en plus !

Je pars en reconnaissance, une envie simple de dévaler la rue de l'enfer, elle était étroite sinueuse et pavée, quel plaisir de la retrouver presque intacte. Cette rigolade de sentir mon cul rebondir sur la selle, les jambes en Y pour essayer de trouver un équilibre précaire.

Pur plaisir d'ados ! Cette dégringolade le long de ces pavés, de ces murs aux pierres saillantes comme des canifs me coupant mes chairs si jamais je m'égarais, la rue de l'enfer porte toujours bien son nom !

D'une pente assez importante qui se finissait sur une petite place, la seule option était ensuite de me faire porter par cette rue, et ce jour, je ne savais pas que les voitures remontaient la rue alors qu'avant elles la descendaient !

Loi de la physique et de l'équilibre, par contre il est sur que pour passer incognito ce n'était pas le pied, je m'en suis sorti et les gens disaient en me voyant, quel sale môme, j 'aime !

Merci mon oncle pour ce casque hors d'âge. Centre ville rapidement passé, pas de choses importante, ce qui m'intéresse, c'est au bout d'un chemin de terre, peut être de rencontre d'anciens.

L'endroit n'avait pas changé et au vu des canettes abandonnées, le lieu était toujours d'actualité. Je reviendrais ce soir.

Pour l'heure, j'avais une autre visite à faire, simple et rapide, de ce qui peut te troubler au plus profond de toi, mais je pense que je le suis capable. Un cimetière, des tombes en voient tu en voilà, mais une seule que je voulais visiter. Tu cherches dans le dédale de ces morts. Je me rappelle qu'elle est au fond à gauche, comme moi sur les bancs de l'école ! Les places les plus prisées sont près du radiateur et de la fenêtre, moi non, j'ai toujours préféré l'ombre à la lumière. Comment être brillant devant le soleil ? Enfin, je la trouve ! Une butte de terre, simple, comme tous les tombeaux devraient être, De toute façon, les rois dans l'histoire de la mort ne sont que les asticots.... Bise à mon père.

Les informations que mon oncle m'a dévoilées me seront précieuses, comme un renard, je ressens de plus en plus les poules à croquer ! Il est tard, je retourne voir si au bout du champ peut être y trouverais-je un contact. Ayant caché ma mob à l'entrée du chemin, je perçois du son et des lueurs, là où étaient mes habitudes bien avant. Souvenirs de concert, comme ça, à la vas vite organiser, juste 10 packs de 48 et d'un groupe électrogène pour avoir du son. Allons donc voir de quoi il en ressort maintenant. Peuple de jeune, avec un look que je ne croyais plus

possible, des crêtes en pagailles, des cheveux teins. Hum d'un seul coup, je me suis revu des années en arrière, il est sûr que mon look pouvait prêter à confusion, oui, j'avais choisi de garder mon casque et mes lunettes, pour faire un genre en quelque sorte. Je n'ai jamais été ni un créteux, ni un costard cravate !

De-ci de-là, à discuté, de boire un coup, de tirer une taf, des jeunes même me reconnaissait comme étant un héros de dessin animé ! Il est vrai que j'imité très bien le rire du chien, dans les fous du volant ! Des futurs alcoolos, mais rien de bien concret !

Dans ce chemin, rentrant, je sentis une présence auprès de moi, pourtant rejeté des hommes, une bête avait décidé de me suivre, allez saisir ? Les compagnons du hasard qui se choisissent sont bien les meilleurs, entre bâtards, on se comprend !

Je n'étais qu'à quelques centaines de mètres de ma tanière, la mob était allumé, mais je la poussais à mes côtés, prêts à remonter d'un coup sec dessus. Mais je ne voulais pas faire courir derrière moi ce chien si fidèle dans cette première approche, camarade canidé.

Arrivé à mon superbe logis, n'est-ce pas ! L'heure de la popote était venue, car le long de ces champs, carottes patates et choux, j'avais eu le grand plaisir de trouver, cet endroit a toujours été une terre nourricière !!

Le chien lui n'était pas de mon avis à l'odeur alléché de ce bon repas, il partit et au bout d'un quart d'heure, me ramenas un festin de roi ! Un lapin,

entier, même pas entamé par ses crocs, me le déposant à mes pieds ! Le temps de le dépiauter, à la broche de suite l'animal tourna. Ce soir-là, nous fîmes ripaille lui et moi.

Ce chien était, comment vous le décrire, noir et gris, un œil bleu et l'autre marron, enfin de ce que je pouvais percevoir à la lueur du feu, d'assez grande taille comme un berger allemand. Maigre, non ! athlétique plutôt, du genre gavroche des poubelles et bien démerdard pour chasser comme ce soir.

Il était tard, une longue journée m'attendait encore demain. Une descente dans une grotte, en plus, moi qui suis du genre claustrophobe, pour peu être y rencontrer la résistance. Mais ce chien pourra, je le pense bien m'aider. Pour l'heure des herbes feront l'affaire d'un bon matelas encore ce soir, et j'en mis une poignée à mes côtés pour ce nouveau companero de la vida.

Ce fut une des nuits les plus bruyantes, il ronflait comme une escadrille du 14 juillet qui te réveille au petit matin ! Et tu peux siffler, le bouger rien ni fait ! Seul la fatigue, au bout d'un moment, te cloue sur ton lit et enfin, tu t'endort. Sacré clébard ! Le soleil était bien haut ce matin au réveil, il est vrai qu'avec cette symphonie de chiens de l'Armée rouge la nuit fut difficile, peut importe, je savais que c'était dans la soirée, que je devais me rendre dans cette grotte. D'ailleurs où était-il ce clebs ?

Partit sans doute dans de nouvelles aventures lui aussi.

Ablutions du matin, bon teins pour la journée disais ma grand-mère, soit toujours présentable, slip et chaussettes propres si des fois, tu te fais renverser par une auto et que tu dois être conduit à l'hôpital, à se a quoi je répondais à chaque fois, je m'en fous, je serais mort !!!

Du bruit dans les feuillages et enfin le re voilà, à part des poils plus longs que je n'avais pu voir cette nuit, je le reconnut bien, surtout qu'il avait dans ses mâchoires une poule ! Pas trop mon petit dej ça, mais qu'importe, j'étais bien content qu'il soit revenu. Je pense que l'on va bien s'entendre, tous les deux voleurs de poules que nous sommes !

Le chemin pour aller à ces anciennes champignonnières n'était à mon époque pas très compliquée, longé la voie de chemin de fer jusqu'au deuxième pont, le traverser, et descendre en face dans le bois jusqu'au niveau des berges, ensuite prendre un petit chemin pour arriver à l'entrée principale.

J'ai bien dit à mon époque !

Heureusement, mon oncle m'a donné une autre entrée que je connaissais aussi, plus en hauteur celle-ci, loin des constructions en bord de Seine, ma t-il dit.

Je dus repasser devant le parking où était ma maison autre fois, mais le temps passe, même-ci cela me dérange de voir du goudron à la place des tomettes !

Il ne faut pas s'arrêter, continuer, car au bout du chemin peut être la liberté !

Tout au long pour arrivée au deuxième pont, il est vrai qu'il n'y a plus de champs, enfin ci des champs de maisons, colorées avec leurs jardinets, leurs volets, tous de couleurs différents, de jouets d'enfants aussi. Les cris des chiens à notre passage. Petits jardins bien propres. Cela me rappelle quand j'étais gosse et que je prenais le train tout seul, pour venir ici, je me croyais comme dans un film des années 50 où en fait, le paysage défilait le long de ces fenêtres, moi immobile dans un décor de cinéma.

Et oui, toutes ces maisons cablés, en wifi aussi ! Interconnecter sans jamais partager, une communication toute particulière en fait. Ah la communication, autre grand mot (voir maux) de notre société. Au début était le dessin, la parole, puis vint l'écriture et ensuite le télévisuel, pour maintenant arriver à un regroupement de l'ensemble à l'ère internet. A quoi tout cela nous sert-il vraiment ? Plus à nous éloigner de l'autre qu'a-nous en rapprocher.

Le filon en ce moment, le produit qui marche, c'est les célibataires, diffusé, marqueté, formaté sur l'écritéradiovisuel et le net. Marché porteur ! Vraiment, un marché, où on va se ravitailler en marchandises, où les commerçants haranguent les passants. Les marchands du temple en quelque sorte.

La communication peut nous vendre des enfants à crédit, nous vendre du sexe virtuel, le bonheur de vivre dans sa maison, tout seul, tranquille, individualiste devant son home cinéma. Elle peut tout nous vendre !

Société de consomunication.

Espaces commerciaux dans nos cerveaux, hommes sandwiches en quelque sorte.

Tout pour le frique.

Imaginé, les rencontres virtuelles, scotché devant son écran, tripotant le mulot, faire rire par clavier interposé, écrire un avenir, se plaire sans se voir !

L'être humain à besoin de contacts, qu'ils soient physiques ou psychiques, pourtant là, c'est spécial, la vraie comédie humaine s'exprime, incroyable le nombre de personnes qui parlent intimement d'eux, un vrai confessionnal ! Une nouvelle religion en quelque sorte. Là où le paraître est virtuel, on peut être beau et intelligent, voir même blonde et intelligente.

Je sais, je pousse le bouchon un peu trop loin, remarqué ce n'est pas moi qui véhicule cette idée, sur les blondes.

Ou le simple fait d'être différent pose problème, rencontres stéréotypées, défini à l'avance par tout plein de critères, style fougoune poilu cherche gros zgeg uniquement, bien sous tous rapport !

Comme dit, Elie, si tu es une blonde à forte poitrine, contacte-moi.

Un gigantesque marché, comme à l'époque de la vente des esclaves, à la différence que nous sommes conscients de tout cela ! Nous en sommes les auteurs et les acteurs.

Et oui, le grand C.. est encore là, nous laissant pauvres humains nous dépatouiller avec nos sentiments, car au final, c'est toujours lui qui encaisse.

En tout cas, le bois était là ! D'une pente abrupte, nous nous y engageons, il y avait encore des sentiers bien marqués, mais je, du bien réfléchir et surtout me souvenir de celui à emprunter. Je savais qu'après les hauts rochers, je devais prendre à gauche en remontant légèrement, mais celui-ci existait-il encore depuis ma dernière venue il y a plus que trente ans ?

Oui en effet, il était sûr qu'un passage régulier si faisait toujours ! J'étais sur la bonne piste, merci mon oncle. Par contre, je ne me souvenais plus du dénivelé ! Pratiquement 60%! Heureusement que les arbres étaient là comme une main courante, enfin pas pour mon chien qui lui se ramassais régulièrement sur mes jambes derrière moi. Enfin, il comprit et mit sa tête sur mes fesses, me poussant certes, mais je m'agrippais si fort aux branches que nous sommes parvenus à la percée dans la clôture, il vous faut imaginer qu'il fallait encore descendre bien 20 mètres pour y arriver. Et là, je ne suis pas sûr qu'il pourrait me suivre, un chemin de bouquetin en fait, donc pas pour un chien ! Je lui fis comprendre de rester là sur ce sentier escarpé, et je franchis le grillage. La pente était ardue, mais le chemin était souvent emprunté vu l'usage. C'était un endroit que je connaissais bien dans le temps, on y avait même fait la fête des cent splif.

Mais la nature reprend toujours ses droits et là, ma fois la vision de la fosse devant ces trois entrées de grottes ne me réjouissait pas trop, le tout était envahi de ronces, de lianes, seul un sentier se dessinait en bas ! Je n'aime pas trop ce genre de plan, comment dit ton déjà ? Oui suivre un sentier battu.

Faudrait penser quand même à faire une journée mondiale pour ces pauvres sentiers battus, il est vrai souvent par le vent la pluie et par des souliers. Désolé, je m'égare. Et comme ça vite fait, je suis contre toute violence, quoique ! En tout cas pas sur les femmes et les enfants !

Bon revenons à nos moutons, arrivé en bas enfin, le chemin était tout tracer, impossible comme je l'avais vu dans haut, de bifurquer, cela ne m'arrangeait pas trop, il faut bien ce le dire. Enfin sur une grande étendue, comme piétiner, des feux y avaient été faits, et pour certain, ils n'étaient pas si vieux. Des mégots, des bouteilles jonchaient le sol, devant moi se dressait une falaise avec trois bouches, celle de gauche était presque fermée de par sa forme, comme un baiser envoyé au loin avec sa main, celle de droite était plus exubérante, ouverte en grande, elle me faisait penser à ces babines, de starlettes américaines de 60 piges sur le retour, gonfler de silicone, imaginé le kilo de rouge à lèvres dépensé aussi ! Mais la plus belle était celle du milieu, comment décrire cet orifice, une sorte de gueule profonde, on

sait quand on y rentre, mais jamais quand on en ressort.

Enfin peut importe, j'étais là pour une simple reconnaissance des lieux, et non pas pour faire une exploration des grottes ! Je découvris un autre chemin qui lui se dirigeais vers les habitations en contre bas, menant à un grand portail fermé par une chaîne et un lourd cadenas, le tout surmonté par des fils barbelés. Et les ronces tout autour en faisait une enceinte infranchissable. En fait, un sacré cul de sac que cette champignonnière ! Je remontai, car la nuit n'allait pas tarder à tomber et il fallait que je passe chez mon oncle pour récupérer deux trois trucs qu'il avait dû se procurer à ma demande, et de plus lui faire tout un char sur cette fameuse champignonnière, où le complot anti PPF fomentais !

En tout cas, le chien m'attendait, et pour la remontée de ce sentier, il m'a bien aidé ! Une sorte de rastaquouère remonte pente.

Avant de sortir du bois, je fis une rencontre bien singulière, un homme tout de blanc vêtu me demanda son chemin.

«Lequel ? Où ?»

Il ne sut me répondre.

Il est vrai que c'est la période des champis rigolos !! En tout cas, c'est sûr que ce n'était pas l'endroit où des gens censés se retrouvaient !

J' avais demandé à mon oncle de me procurer, une grande gamelle, une lampe-tempête et surtout une bâche, pas envie de jouer au poisson rouge, dans mon bocal, lors d'une pluie dans ma petite cabane. Arrivé devant chez lui, il n'y avait aucune lumière et surtout plus de clébard ! Le mien aurait dû déclencher une myriade d'abolements, et vu l' état de mon tonton et de ses pratiques, il était sûr qu'il n'avais pas fait faire un tour du pâté de maisons au chien ! Un truc clochait depuis que j'étais revenu ici, les choses étaient si simples, trop d'ailleurs.

D'un seul coup, je ressentis à nouveau cette sensation de froid dans le dos, mon cleps se mit à hurler à la mort comme les loups, je pris mes jambes à mon cou. Ne sachant pas si je devais retourner à la cabane, ou m'éloigner au plus vite de cette ville. Le plus simple était de me cacher, car de toute façon, je n'avais aucune chance de vadrouiller dans les rues. Je pris la décision la plus simple, quoique ! Retourner dans ces grottes. S'ils devaient y venir, je les entendrai de loin, et j'aurais plein de galeries où me cacher. Heureusement, le chien m'avait suivi. À travers les petits-bois et les terres cultivées qui sont bien rares, contournant ces îlots de maisons dites individuelles, enfin pas tant que ça, car plusieurs disputes se faisaient écho, nous arrivâmes enfin à l'abord du premier pont.

Je me souvenu qu'il y avait là, en bas, une maison au bord des champs autrefois, en tout cas, il n'y avait toujours pas de pavillons, mais que du terrain fait de terres grasses, qui vous salit les mains comme du cambouis, autour de cette zone. Un petit tour s'imposait, car l'humidité des grottes ne m'emballait pas vraiment.

Le terrain existait toujours, envahie par la végétation qui avait repris son droit.

Cet endroit, autrefois, nous faisait peur quand nous étions des gamins, car ils y avaient d'énormes molosses aux gueules énormes, aux dents acérées comme des requins, voulant nous manger en entier, mais on aimait les frissons, passer et repasser devant cette clôture, rigolant de cette aventure au combien dangereuse à nos yeux.

Pauvres chiens quand j'y pense.

Il n'y avait plus maintenant qu'un amas de planches, de branches recourbées, de ronces et de vignes vierges. Un endroit désolé en fait, toute une histoire voir même l'histoire d'un lieu à jamais oublier.

Pour dormir ce soir, cela devrait aller, mais il faut que je bouge de là le plus rapidement possible ! Cette sensation de froid qui tout à l'heure m'avais saisie, je la reconnaissais et je savais qu'ils m'avaient retrouvé.

Un feu d'abord, ensuite une nuit de sommeil rempli de rêves toujours et encore. Une plongée dans mon inconscient, ce truc bizarre où bien des hommes

devraient si reconstruire, en leurs songes ! Pas le mien, en tout cas ! Je ne suis pas fou à ce point ! Déjà, j'arrive à m'entendre, pas forcément à me comprendre, donc à eux de jubiler sur ce cas de conscience.

Il est si simple pour ces gens-là de s'écouter parler, mais jamais ils ne seront capables de se percevoir, être attentif à leurs envies les plus profondes, une sorte de déni d'eux même !

Moi, j'aime être un con, je le revendique, j'aime être un hédoniste, un épicurien ! Oui, j'aime les autres, et moi-même, j'aime aussi bien les matins qui chantent ou qui déchantent !

Les quelques jours ici passés en banlieue ouest, ne m'avaient pas réussi, il faut bien se le dire. Pas de contacts. Sans doute, un oncle arrêté, une bande de tueurs à nouveau sur mes trousses. Il fallait quand même que je me rende dans ces grottes, là de suite sans plus attendre, comme une envie de savoir.

Je levai le camp. Le lieu de toute façon n'était pas approprié.

Il faisait une belle nuit de pleine lune, suffisante pour mettre un pied devant l'autre. La descente fut bien plus compliquée quand plein jour. Les branches ressemblaient à des serpents prêts à vous entrelacer les bras, de faire de vous des proies à engloutir. Une sorte de pente dans le noir et de lumière blafarde, qui guidait un chemin toujours plus bas, comme si vous deviez aller jusqu'aux

portes de l'enfer. Il est vrai que les trois bouches béantes qui m'attendaient en contrebas n'étaient pas des plus rassurantes non plus !

Le chien me suivait, et il avait appris lui aussi à se confronter à cette piste noire ! Enfin arriver en face de ces trois belles bouches, il fallait en choisir une ! Moi pour ma part, je serais allé dans la plus béante, mais le chien n'en fit rien, il me guida sur celle de droite. Un bruit sourd dès les premières dizaines de mètre de l'entrée, se fit entendre, au loin une sorte de martellement, comme des coups, au rythme saccadé et lent. Cela me fit repenser, à un soir de juin il y a bien longtemps de ça, ou nous avions essayer de faire des photos de messes noires au père Lachaise, cette même syncope, un coup rare mais puissant, du silence et ensuite deux peut être trois coup moins forts. Toujours ce long silence entre chaque, et cela revenait inlassablement. Le bruit ici était plus métallique, il résonnait comme un son de RIM SHOT.

Partir dans ce genre d'endroit ne me plaisait pas vraiment, j'ai toujours détesté les lieux comme ça.

Mais il fallait enfin savoir, se rapprocher au plus prêt. L'odeur forte de moisissure, une humidité qui te colle sur la peau et surtout la pénombre, juste des percées dans la roche, comme des sortes d'intestins géants. Là, d'un seul coup, je ne suis plus trop sur de moi.

Et ce bruit au loin, lancinant, comme hypnagogique en quelque sorte, mais il n'y avait point de lumières !

J' ai toujours aimé ce dessin animé où un serpent avec ses gros yeux, les faisant tourné avec une spirale en noir et blanc à la place ! T'hypnotisais. Désolés, les droits d'auteur sont si élevés que je me suis trompé ! C'était un croco !

Une odeur familière, elle, retient d'un seul coup mon attention. Bien sûr de la bouse, de la vrai et unique, celle qui de nos champs sent la merde et la verdure.

Une sorte de mojitos pour les alcoolos.

La question était donc posée !

Oui ou non ?

Allez au bout de cette histoire ?

Le chien d'un seul coup se réfugia derrière mes jambes, comme tremblotant, lui avec une gueule qui pourrait bouffer deux poules et un canard !

Mais il n'y avait pas cette froideur mainte fois ressentie.

Mon hésitation à continué était peut-être bénéfique après coup.

La rencontre fut comme si une fée m'apparut. Par contre derrière elle, il y avait une bonne dizaine de personnes, revêtu de grandes tuniques noires, ne laissant pas apparaître leurs visages, la seule chose que l'on distingua était-ce trèfle.

Le chien trembla de plus en plus, me faisant de par la même avoir les godiches pris d'une frénétique envie de sauter, de virevolter !

Oui dans cette grotte, je dansais, d'un seul coup, avec la plus belle des femmes que je rencontrais enfin ce soir-là.

Trois rondes et puis s'en vont, sans un mot.

Enfin si au contraire ! Dans ma poche, elle avait glissé un petit bout de papier, l'écrit d'une femme !

Comme si des petits cœurs rythmaient leurs O !

J'avais senti ce frôlement plus appuyé, et de ce si joli doigt, posé sur ma bouche, elle me fit taire et disparu.

Il fallait me rendre était-il écrit, dans une belle demeure et comme il y en avait plein ! Juste un rouge cœur pour la reconnaître, maigre indice. Je connaissais deux maisons autre fois correspondant peut être encore à cette description. Une sanglante où une famille par le père devenue fou y mis fin.

L'autre était plus calme, enfin dans son récit, elle n'était que peinte de rouge sur sa façade.

Du sang de bœuf, car un éminent boucher l'avait fait construire.

Et je me rappelai aussi cette vieille histoire qui s'était passé il y a bien longtemps et que l'on m'avait raconté quand dans cette demeure j'allais.

À l'époque, cela n'était que des terres agricoles, quelque notables, enfin un vieux trou !

Cette demeure perchée auprès de l'église, surplombant cette vallée de la Seine. Oui bien sûr, ce souterrain, qui sous le chemin passait, de la promenade des curées, au grand parc de cette seigneurie, descendant du roi cœur de lion !

L'ensemble devait bien avoir changé.

Je me présentais donc à la grande porte du domaine. Une cloche à l'entrée, passée d'un temps lointain. Agitant la chaîne, réveillant la populace autour.

Un bruit moderne d'une fée électricité fit ouvrir ces barreaux.

Ce chemin même de nuit, je le connaissais bien, je passais souvent comme un garnement par le souterrain, mais j'aimais ressortir comme un petit coq, par cette porte.

Ce lieu, de l'extérieur, a toujours été gris même en plein soleil.

Un contraste à l'intérieur, rougeoyant même ! De ces teintures se reflétant sur ces flammes des cheminées, de ses espaces si vastes comme des cathédrales à mes yeux d'enfant, je les revoyais.

Tout ceci n'était que passé. Là plus de lumière, plus de rouge, d'orange et de vert comme les ardeurs du feu.

Un lieu noir.

Juste une frêle lueur au bout du couloir qui menait
au grand salon. Sur nos six pattes, allons donc voir !
Le parquet craquait sous nos pas.

Une odeur de pétrole, enfin de lampe, si
reconnaissable pour ma part et aussi ce bruit d'un
crépitement d'un feu.

J'étais sûr qu'elle était là !

De cette courte danse, personne ne peut être
conscient de l'osmose, de trois tourbillons, comme si
dans les étoiles, voyant la terre si loin, et faisant un
tour de la lune.

C'est toujours étonnant que lorsque nous
sommes petits, nous voyons tout plus grand.
En tout cas, ce salon était moins volumineux que
dans mes souvenirs !

En effet de cette silhouette, assise face à la
cheminée, de ses cheveux roux animés de reflets de
flammes, je m'approchai, je la vis si belle dans cette
robe en dentelles blanches, elle me regarda de ses
yeux si bleus que même les lagons du monde entier
ne pouvaient avoir ces couleurs. Je la reconnus, car
enfant, nous avons joué dans cette propriété, les
parties de cache-cache, les balançoires au plus haut
possible, pour faire même un départ vers le soleil !

D'un seul coup mon chien gémit et se coucha à mes pieds, un grand froid m'envahis, de cette belle personne devant moi assise, je ne vis plus qu'une tenue noir, de rouges de sang les yeux étaient, d'un seul coup, devenu, de ce corps au combien, si féminin, un être chétif m'apparus. D'une voix lointaine, il me demanda :

À, tu aimé au moins me découvrir ? Essayé de me combattre ? Me fuir ? Peut-être même me comprendre ?

Là, un grand froid m'envahit, pas du genre chez tricard quand tu ouvres le congélo, non un truc où même les pingouins ne pourraient y vivre.

C'était lui en fait, ou peut être un de ces sbires ?

Non, je pense que j'étais en face de lui, il fallait que je sache pourquoi il m'avais pourchassé, depuis si longtemps.

La première des choses que grelottant, je lui demandai, c'était de me permettre d'avoir chaud de nouveau.

Ce fut le cas, mais mon chien lui n'avait pas survécu.

Une haine monta en moi, une envie de tué,
de le tué lui le CONVERTISSEUR, celui qui m'a
chamboulé ma vie, qui m'a fais devenir un fugitif,
même si je ne suis qu'un petit dans la vie de
l'humanité. Il m'a pris tellement de choses et m'en à
rien appris en contre partie !
Oui, une envie de tuer, de terminer enfin cette
histoire, de l'étrangler !!!
Il avait sur son visage un petit sourire, je savais qu'il
savait, que depuis le début tout n'était que
manipulation comme il sait si bien le faire. Sa
marque de fabrique depuis la nuit des temps.
Je me jetai sur lui, de tout mon poids, je l'étreignis,
l'étranglas.
Dans un dernier râle, il me dit ceci à l'oreille.
Fils...

Avec une infinie douceur, ma femme me réveilla, tendrement comme tous les jours. Tu as eu une nuit bien agitée mon chéri, te rappelles-tu de ton cauchemar ? Allez, les enfants vont bientôt se lever, il faut préparer le petit-déjeuner.